

**Auschwitz est mon manteau
et autres chants tziganes**

Auschwitz est mon manteau et autres chants tsiganes
est le cent vingt-septième ouvrage publié par
les Éditions Bruno Doucey

Un livre publié à l'occasion de l'exposition
Ceija Stojka, une artiste rom dans le siècle,
La maison rouge, Paris, 2018

Éditions Bruno Doucey
Cour d'Alsace-Lorraine
67, rue de Reuilly
75012 Paris
www.editions-brunodoucey.com

© Éditions Bruno Doucey, 2018, pour la préface, la traduction
en langue française et la présente édition.

© Hojda et Nuna Stojka, pour les textes en langue allemande.
isbn : 978-2-36229-166-1

Ceija Stojka

**Auschwitz est mon manteau
et autres chants tsiganes**

Traduit de l'allemand (Autriche) par François Mathieu

Préface de Murielle Szac

Éditions Bruno Doucey



Ceija Stojka en 1995 © Photographie Christa Schnepf

Une parole arrachée au silence

Un épais silence, lourd, écrasant. Un de ces silences qui vous asphyxie, vous broie et ne laisse filtrer aucune lueur à travers les paupières closes comme des tombeaux. C'est une jeune femme teinte en blonde, parce que dans son pays « on n'aime pas les têtes noires », qui porte des tailleurs français bien coupés, répond au prénom de Margareth et vend des tapis dans les foires en Autriche. Elle n'a plus peur de rien, mais lorsqu'elle se réveille le matin, elle sent encore l'odeur de la mort qui imprègne chacun des pores de sa peau.

Lorsqu'elle veut parler de « ça », on la fait taire. Tout le monde la fait taire. Les siens d'abord. Parce que de « ça » on ne peut pas en parler aux autres. Parce qu'on n'oublie rien, mais que par nature, dans sa famille, on préfère se faire oublier. C'est plus prudent. Les autres, parce qu'on préfère ne pas savoir que « ça » a existé, parce qu'on n'y croit pas, ou parce qu'on s'en fiche, tout simplement.

Et puis un jour, elle a senti que tout ce silence finirait par l'ensevelir. Elle a regardé le numéro Z 6399 tatoué sur son bras gauche depuis quarante-six ans, elle a laissé jaillir les images et les mots, comme un fleuve charriant l'amour et l'horreur, la fraternité et la terreur, le bonheur et la douleur, la fierté d'être Rom et le malheur d'être Rom.

31 mars 1943. « Race à détruire ». Les autorités nazies au pouvoir en Autriche ont décrété que les Tsiganes doivent être, comme les Juifs, exterminés, rayés de la planète. Ce jour-là, 3 000 Tsiganes sont raflés dans la région de Vienne et envoyés à Auschwitz. Parmi eux, une petite fille de neuf ans, avec sa mère. Son père, déporté à Dachau, vient de mourir. Elle s'appelle Ceija Stojka. L'enfant et sa mère rejoignent les milliers de Tsiganes déportés dans les camps de concentration nazis, venus de toute l'Europe. À cette époque 10 % des Autrichiens sont des Roms. Après la guerre, ils ne seront plus qu'une poignée : seuls 11 % des Roms autrichiens ont survécu au génocide. Parmi les survivants, la petite Ceija, qui sera passée par les camps de Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück et Bergen-Belsen. Elle revient de ces deux années au cœur de l'enfer, et elle se tait. Comme tous. Parce que chez les Tsiganes, moins on parle aux gadjés, mieux on se porte. Et puis, qui voudrait entendre ? Combien de Tsiganes furent exterminés dans les camps de la mort : 200 000 ? 250 000 ? La famine, les coups, la maladie, le froid, la torture... La petite fille qui a tout vu, tout entendu, tout vécu, referme les écouteilles, comme les autres rescapés du Porajmos, le génocide rom. Pendant quarante-six ans.

Années 1980. La vendeuse de tapis rencontre une documentariste persévérante, Karin Berger. La cinéaste s'obstine à vouloir faire témoigner les rares survivants du massacre. Pour Ceija c'est le déclic. Cette rencontre va bouleverser sa vie. Après avoir témoigné devant la caméra empathique de

Karin, Ceija cherche. Elle, l'analphabète qui n'a jamais appris à lire ni à écrire, apprend à déchiffrer et se met à écrire. Elle raconte en vrac, sans ponctuation, sans grammaire, tout en phonétique et couvre de mots de grands cahiers qu'elle camoufle dans sa cuisine de mère de famille nombreuse. Elle ne va pas les cacher très longtemps, et son premier livre va paraître. Puis un autre. Ceija a commencé à témoigner, elle ne veut plus s'arrêter. Le premier livre traduit en français, *Je rêve que je vis?* (Éditions Isabelle Sauvage, 2016), est un immense coup de poing. Nous entendons la voix de petite fille de dix ans qui se cachait au milieu des tas de cadavres pour avoir moins froid et broutait les brins d'herbe qui parfois poussaient dans la boue du camp. Nous la voyons patauger dans cette horreur absolue et toute la beauté de sa fraîche candeur et de son espoir de vivre est là, malgré tout. La bouleversante et sobre interprétation théâtrale de Camille Grandville dans une mise en scène de Xavier Marchand a permis de mieux découvrir ce texte exceptionnel en France.

Ceija a fait exploser la chape de plomb, sauter le couvercle, comme une vieille marmite en colère d'avoir été oubliée trop longtemps sur le fourneau. Elle est la première femme rom à témoigner sur le génocide des Tsiganes. Elle témoigne partout, au grand déplaisir des autres Tsiganes qui lui en veulent de raconter ainsi. Certains lui reprochent même de trahir, elle s'en moque. Elle continue, mue par le désir que son témoignage aide à ne jamais voir resurgir l'immonde cauchemar sur cette terre. Ses mots sont simples, quotidiens, sans détour.

« Les larmes s'accrochent encore
au coin de l'œil
Un voile de souvenirs
les retient
et ne les lâche pas »

Et puis, presque par hasard, la voilà qui empoigne un pinceau et des couleurs, à 55 ans. Elle se met à dessiner, à peindre là aussi en autodidacte, avec la même ingénuité, la même fougue qu'elle écrit. « Si les images pouvaient parler, elles nous diraient... » Sur les toiles, c'est le vécu concentrationnaire de la petite fille qui déverse ses fulgurances sans concession. En 2014, le critique d'art allemand Matthias Reichelt, aidé de Lith Bahlmann, publie un catalogue de ses œuvres associé à une exposition en Allemagne et une nouvelle place de Vienne est baptisée à son nom. Ses œuvres magistrales, saisissantes, sont seulement en train d'être découvertes en France, quatre ans après sa mort. *M, Le magazine du Monde* lui consacre sa une en février 2017 ; une exposition enfin lui rend hommage à la fondation d'art contemporain La maison rouge à Paris début 2018.

Mais ses textes... Qu'en est-il de cette petite voix d'une très grande dame ?

Septembre 2017, dans la lointaine banlieue de Vienne. Dans l'appartement d'une impersonnelle barre HLM un couple de Tsiganes ouvre sa porte. Ils confient à l'éditeur français venu à leur rencontre les poèmes de leur mère et belle-mère, et l'accueillent comme un frère, à grand renfort

de nourriture, d'embrassades et de chansons. Maintenant ils sont fiers d'elle, très fiers même. Maintenant ils poursuivent son œuvre et vont témoigner dans les écoles, comme elle le faisait inlassablement, pour dénoncer la barbarie et tordre le cou au racisme. Dans les poèmes qu'il faudra extraire délicatement des cahiers de notes en vrac et des ouvrages publiés en Autriche, et qui vont mobiliser toute la finesse du traducteur, le traumatisme concentrationnaire brûle chaque vers. Mais pas seulement... Car la vitalité tsigane irradie les pages d'une énergie joyeuse. Aux mots du quotidien, à ceux de la nature, se mêlent les paroles de chansons. Loin des folkloriques roulottes et fichus de couleur, c'est une sagesse profonde et humble qui imprègne cette poésie d'une Tsigane « bon teint ». Et lorsque son fils Hojda attrape sa guitare, les notes en romani de Ceija la résistante, celle qui a osé parler, bouleversent le ciel :

« Et croyez-vous
que vous allez bien supporter les feux de la rampe
car enfin vous n'avez jamais encore connu la lumière ?
Vous étiez profondément enfouies dans le noir,
mais après les noires ténèbres
la lumière aussi à vos yeux paraîtra. »

Murielle Szac

Je suis une Tsigane bon teint